FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1899

N° 466

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le jeudi 29 juin 1899, à 1 heure

Par Ernest PÉCASTAING

Né à Saint-Geours-de-Marennes (Landes) le 7 juin 1863.

DE LA VULGARISATION

DES NOTIONS DE L'HYGIÈNE

DANS LES POPULATIONS RURALES

Président : M. PROUST, *professeur.*

Juges : { MM. CORNIL, *professeur.*
WURTZ et THIROLOIX, *agrégés.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les différentes parties de l'enseignement médical.

PARIS

JOUVE ET BOYER

IMPRIMEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

15, rue Racine, 15

1899

466

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MEDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1899

THÈSE N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le jeudi 29 juin 1899, à 1 heure

Par Ernest PÉCASTAING

Né à Saint-Geours-de-Marennes (Landes) le 7 juin 1863.

DE LA VULGARISATION

DES NOTIONS DE L'HYGIÈNE

DANS LES POPULATIONS RURALES

Président : M. PROUST, *professeur.*

Juges : { MM. CORNIL, *professeur.*
WURTZ et THIROLOIX, *agrégés.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

ACAD. LUGD. BAT. BIBL.

PARIS
JOUVE ET BOYER
IMPRIMEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
15, rue Racine, 15

1899

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. BROUARDEL.
Professeurs	MM.
Anatomie	FARABEUF.
Physiologie	CH. RICHET.
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD.
Pathologie médicale	DEBOVE. HUTINEL.
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE.
Anatomie pathologique	CORNIL.
Histologie	MATHIAS DUVAL.
Opérations et appareils	TERRIER.
Matière médicale et pharmacologie	POUCHET.
Thérapeutique	LANDOUZY.
Hygiène	PROUST.
Médecine légale	BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	N.....
Pathologie expérimentale et comparée	CHANTEMESSE.
Clinique médicale	POTAIN. JACCOUD. HAYEM. DIEULAFOY.
Maladie des enfants	GRANCHER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale	JOFFROY.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	FOURNIER.
Clinique des maladies du système nerveux	RAYMOND.
Clinique chirurgicale	BERGER. DUPLAY. LE DENTU. TILLAUX.
Clinique opthalmologique	PANAS.
Clinique des maladies des voies urinaires	GUYON.
Clinique d'accouchements	BUDIN. PINARD.

Agrégés en exercice.

MM.

ACHARD.	DESGREZ	LEJARS	THIROLOIX
ALBARRAN.	DUPRE	LEPAGE	THOINOT
ANDRE	FAURE	MARFAN	VAQUEZ
BONNAIRE	GAUCHER	MAUCLAIRE	VARNIER
BROCA (AUG.)	GILLES DE LA TOURETTE	MENETRIER	WALLICH
BROCA (ANDRÉ).	HARTMANN	MERY	WALTHER
CHARRIN	LANGLOIS	ROGER	WIDAL
CHASSEVANT	LAUNOIS	SEBILEAU	WURTZ
DELBET	LEGUEU	TEISSIER	
		THIERY	

Chef des Travaux anatomiques : M. RIEFFEL

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

A MA MERE

Hommage d'éternelle reconnaissance

A MON ONCLE, DAMAZE LATAILLADE

A TOUS LES MIENS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR PROUST

Médecin des hôpitaux.
Membre de l'Académie de médecine.
Commandeur de la Légion d'honneur.

DE LA VULGARISATION

DES

NOTIONS DE L'HYGIÈNE

DANS LES POPULATIONS RURALES

Avant d'aborder l'étude de notre sujet, c'est pour nous un devoir d'adresser nos remerciements aux Maîtres qui nous ont dirigé.

Nous avons appris les principes de la chirurgie et les règles de l'antisepsie dans le service de M. le Docteur Monod, à l'hôpital Saint-Antoine. La clinique médicale nous fut enseignée successivement par M. le professeur Potain, par M. le Dr Galliard médecin à l'hôpital Tenon et par M. le Dr Oulmont, médecin à Laennec. C'est à l'hôpital Ricord, dans le service de M. Balzer, que nous avons étudié les maladies syphilitiques.

Le long stage que nous avons fait à la clinique d'accouchements de la rue d'Assas nous a permis de profiter du haut enseignement de M. le professeur Budin.

M. le Dr Launay nous a initié avec le plus grand dévouement, aux pratiques de la médecine opératoire.

Que ces Maîtres respectés veuillent bien recevoir l'hommage de notre profonde reconnaissance.

Nous adressons l'expression de notre vive gratitude à M. le professeur Proust qui nous a fait le grand honneur d'accepter la présidence de notre thèse.

Que M. le professeur agrégé Wurtz, qui a bien voulu s'intéresser à notre travail et nous aider de ses conseils, nous permette de lui présenter nos plus sincères remerciements.

Parmi les sciences dont le développement tend à prendre, à notre époque, un plus grand essor, l'Hygiène mérite d'occuper une place importante parce qu'il n'en est pas qui touche de plus près à l'intérêt des masses et à la prospérité des Etats.

En effet, d'une part, les découvertes scientifiques nouvelles jettent une lumière plus vive sur les questions dont elle s'occupe; d'autre part, les tendances humanitaires de notre civilisation, les instincts démocratiques qui caractérisent notre siècle, concourent à attirer sur ce point l'attention et la sollicitude des pouvoirs publics.

Philanthropes et médecins, législateurs et savants, tous sont d'accord pour reconnaître qu'une bonne hygiène est un des premiers besoins d'une société civilisée. « L'hygiène publique, a dit excellemment Paul Bert, est la moralité des sociétés. » Et cependant, par une étrange contradiction, les connaissances indispensables à cet égard ne sont jusqu'ici que le partage d'un très petit nombre, et restent ignorées de ceux à qui elles seraient surtout nécessaires, l'ouvrier des villes et celui des champs.

Si, pour entrer dans notre sujet, nous examinons ce qui se passe dans nos campagnes, nous constaterons une

méconnaissance absolue des règles les plus élémentaires de l'hygiène.

Voyons en premier lieu ce qu'est l'habitation de notre paysan.

Ici, la maison soigneusement enfouie, se compose de deux ou trois pièces basses avec une cheminée dans la première ; le sol, le plus souvent, est de terre battue à travers laquelle vient sourdre l'humidité de la cour. Les fenêtres rares et de dimensions exiguës dont le plus souvent le châssis est cloué, sont munies de petites vitres crasseuses que ne peuvent percer les rayons du soleil. Le plafond est bas, les coins sont encombrés par des provisions de ménage de toutes sortes : des fromages en fermentation, des salaisons, des produits de la récolte. Une cloison incomplète, un simple barrage en planches sépare la demeure de la famille de la loge d'une vache, d'une chèvre ou d'un cochon ; parfois même, le bétail occupe le rez-de-chaussée, tandis que la famille habite le premier étage, recevant ainsi les émanations qui s'exhalent du fumier et des animaux.

Ailleurs, de misérables lucarnes remplacent les fenêtres. L'habitation est encore trop étroite, mal éclairée, mal aérée. Les murs sont en argile gâchée avec de la paille, retenue par un lattis en bois ; le plancher en contre-bas du sol, n'est ni carrelé, ni parqueté. Mais c'est surtout dans la Basse-Bretagne, dans le Jura et les Alpes que l'on constate le plus souvent la cohabitation dégradante et malsaine de l'homme et des animaux. Et c'est dans ces habitations délabrées, que toute une famille vit, mange, s'agite, dort, presque pêle-mêle, entre des

murs maculés par la fumée, imprégnés d'émanations animales.

Partout en somme, habitation défectueuse et malsaine, partout ignorance des premiers principes de l'hygiène, partout négligence coupable, de la part du paysan et surtout du propriétaire.

Un état de choses si déplorable ne saurait exister sans conséquences funestes sur l'état sanitaire de nos populations rurales. S'il est acquis que l'agglomération urbaine fait qu'en un temps d'épidémie un nombre plus considérable d'hommes se trouve atteint, si, en d'autres termes, la mortalité reste fonction du nombre, il n'en reste pas moins vrai que cette mortalité sévit avec une intensité redoutable dans nos campagnes, malgré la faible agglomération qu'elles présentent et que l'absence de l'hygiène dans nos populations rurales pèse sévèrement sur la mortalité totale de la nation.

M. Layet dans son remarquable ouvrage *Hygiène et maladies des Paysans* présente à ce sujet l'exemple de l'Angleterre qui possède après la Saxe, le coefficient le plus élevé d'agglomération urbaine et qui cependant, ne fournit qu'un chiffre de mortalité totale inférieur à ceux de l'Autriche-Hongrie, de la France, de l'Italie et de l'Espagne.

En rapportant les chiffres de mortalité comparée des villes et des campagnes à ceux fournis par quelques statistiques anciennes, M. Layet nous montre encore que la mortalité des villes a diminué dans des proportions beaucoup plus grandes que celle des campagnes. Que conclure? Sinon, que les progrès et les bénéfices de

l'hygiène se sont principalement fait sentir dans les villes, et presque pas dans les campagnes.

Pour nous, l'habitation, telle du moins qu'on la rencontre encore dans certaines régions, constitue un des facteurs importants de cette mortalité. Mais on ne saurait rendre responsable dans l'espèce, le colon, le paysan lui-même ; comme nous le disons plus haut, c'est au propriétaire, au possesseur du sol, que remontent les responsabilités, et c'est sur lui qu'il faut agir. Nous avons ainsi été amené tout naturellement à traiter la réorganisation de l'Enseignement de l'Hygiène dans notre enseignement secondaire.

Les privilégiés de la fortune ne s'attardent pas sur les bancs de l'école primaire ; c'est dans les lycées et collèges qu'il faut aller les chercher, leur apprendre à aimer le paysan, les convier à une œuvre d'humanité et de justice.

La famille paysanne, mieux logée, dégagée surtout de cette promiscuité dégradante avec les animaux, se verra davantage à l'abri des épidémies et le lourd tribut qu'elle paye actuellement aux dermatoses diverses qui l'assaillent et l'enlaidissent, se trouvera puissamment diminué.

Sigerson qui a examiné au microscope l'air de ces habitations défectueuses, y a trouvé des fragments d'épithélium, des débris de spores et de mycelium de diverses teignes, des ovules, des champignons de différentes espèces, et une grande quantité de matières organiques. Cette simple analyse permet de se rendre compte du rôle d'intermédiaire qu'un air ainsi souillé est appelé à jouer dans la transmissibilité de certaines maladies contagieu-

ses de la peau. Rien n'est commun en effet, comme l'*herpès tonsurans* ou teigne tondante, l'herpès circiné, affections qui reconnaissent toutes deux la même origine : le contact avec les animaux atteints de trychophitie. Citons encore la Teigne Faveus, la gale, le prurigo parasitaire, toutes maladies auxquelles le paysan doit et peut se soustraire.

Nous venons de signaler quelques causes d'insalubrité immédiates, qui naissent et agissent au sein même de la demeure du paysan. Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur les alentours de cette demeure et nous serons péniblement affecté d'y voir accumulé tout ce qui peut en souiller le sol et vicier l'atmosphère.

Ici, à deux pas de la porte, des dépôts d'immondices, des mares croupissantes qui chargent l'air ambiant d'exhalaisons méphitiques ; là, le fumier, orgueil de la ferme, où l'on enfouit avec soin les animaux crevés, les viscères des bêtes abattues ou mortes de maladies contagieuses, où l'on jette les déjections des malades, cloaque infect d'où se dégagent des émanations continuelles et dont l'âcreté lourde et pestilentielle pénètre jusque dans la demeure du paysan. A proximité, le puits ou la source qui alimente la ferme et que des infiltrations contaminent bientôt.

Les latrines restent inconnues dans nos campagnes et les ordures s'amoncellent le long des maisons ou des chemins. La santé de tous ne peut que souffrir d'un aussi grand abandon des lois de l'hygiène, car l'on sait aujourd'hui que bon nombre d'épidémies graves se transmettent et se développent par les émanations en excrémentiel-

les. Que de villages, que de hameaux que l'on pourrait citer, ont été victimes de leur malpropreté révoltante à cet égard !

Tels sont les alentours de cette demeure du paysan et comment s'étonner après cela de la gravité et de la fréquence de la fièvre typhoïde par exemple, dans le village. Que le bacille d'Eberth soit transmis par l'intermédiaire de l'air infecté ou par celui de l'eau souillée, que les mares, les fumiers de toutes sortes, qui parsèment le sol des villages ou des fermes, les excréments humains qui s'étalent à sa surface, forment autant de foyers émanateurs de miasmes, sinon essentiellement pathogènes du moins susceptibles d'augmenter la réceptivité morbide, il n'en est pas moins établi que la dothiénentérie est la maladie la plus répandue et la plus meurtrière de nos populations rurales.

La malpropreté personnelle du campagnard est encore pour lui une source d'affections auxquelles il devrait échapper.

Sans aller jusqu'à prétendre avec Munaret, que le paysan ne se baigne ou ne se lave que lorsqu'il tombe dans l'eau, nous pouvons cependant dire que la propreté du corps est profondément dédaignée dans nos campagnes. Qu'en résulte-t-il ?

Bon nombre d'entre eux deviennent sourds parce qu'ils laissent accumuler dans leurs oreilles une masse de cérumen qu'aucun lavage ne vient ramollir et ramener au dehors. D'autres, ne se nettoient jamais la bouche, ce qui entraîne chez eux des inflammations chroniques des gencives. Les irritations de la vulve chez la femme, l'herpès

du prépuce chez l'homme ne sont aussi communs à la campagne qu'en raison de l'extrême malpropreté de ces parties.

Si cette absence de soins corporels n'est pas toujours une cause directe de maladie chez les paysans, du moins contribue-t-elle à les exposer plus particulièrement aux agents morbigènes et à en aggraver les effets.

Serait-ce donc trop d'exiger de notre ouvrier des champs la pratique d'ablutions locales après le travail et de faire usage de bains et de savonnages généraux, au moins une fois par mois ? Et à défaut de baignoire, ne serait-il pas facile de se servir d'un cuvier ou d'un tonneau défoncé, objets si peu coûteux et si commode à se procurer ?

Pour être complet, il nous resterait à examiner quelques autres côtés de la vie du paysan. L'usage d'aliments malsains et trop peu réparateurs, les femmes en couches abandonnées à la merci d'ignorantes matrones, les enfants nés dans un état de mort apparente et succombant sans qu'on ait cherché pour ainsi dire à les rappeler à la vie, l'influence fâcheuse de l'allaitement artificiel et de l'alimentation prématurée contitueraient autant de questions utiles à traiter mais que le cadre restreint de notre travail nous oblige à laisser de côté.

D'ailleurs, le but que nous nous proposons n'est pas tant de montrer combien sont méconnus dans nos campagnes les principes les plus élémentaires de l'hygiène que d'indiquer les moyens, capables d'après nous, de remédier à un état de choses si profondément déplorable.

Ce rapide aperçu de la vie du paysan puisé en partie dans l'ouvrage si remarquable de M. Layet, nous a paru cependant nécessaire comme prologue de notre sujet.

II. — MOYENS DE VULGARISATION.

Nous avons suffisamment montré dans la première partie de ce travail combien sont méconnues les règles les plus élémentaires de l'hygiène dans les populations rurales. Nous avons aussi suffisamment insisté sur le retentissement néfaste que cette méconnaissance de l'hygiène avait sur la santé de l'homme des champs. Le moment est venu d'indiquer quels seraient, d'après nous, les moyens de remédier à un état de choses si déplorable.

Tout d'abord, faisons remarquer que les Conférences publiques, préconisées comme moyen de vulgarisation, n'ont pas donné les résultats heureux que l'on était peut-être en droit d'attendre. La raison en est que ce système s'adressait presque exclusivement aux pères et mères de familles, et qu'on s'est heurté à l'indifférence des uns, aux préjugés ignorants des autres. C'est sur l'enfant que doivent porter tous les efforts.

L'enfant, en effet, n'a pas encore subi l'influence du milieu routinier où il a vécu ; sa jeune intelligence reste ouverte aux enseignements féconds, dégagée qu'elle est encore des préjugés locaux et des habitudes ancestrales.

Les réformateurs de la Loi sur l'Enseignement primaire se sont d'ailleurs mis à ce même point de vue en faisant

une place, bien humble il est vrai, à la science de l'hygiène, dans les programmes élaborés en 1887.

Mais le but a-t-il été atteint et pouvait-il l'être en confiant à l'Instituteur la mission de vulgariser dans nos populations rurales les notions indispensables de l'hygiène ? Nous ne le pensons pas.

Durant son séjour à l'école normale, l'Elève-Maître est tenu à emmagasiner les trop nombreuses matières qui constituent l'examen du brevet supérieur. Il est appelé à analyser et à comparer les personnages de nos pièces classiques, à commenter Pascal, à admirer Voltaire et à imiter Rousseau. L'Histoire Ancienne, Grecque et Romaine, l'Histoire de France, l'Histoire Contemporaine, la Géographie du Globe, les Sciences Mathématiques, Physiques et naturelles, les langues vivantes, telles sont les matières importantes de cet immense programme. Viennent ensuite le Dessin graphique et d'ornement, la Pédagogie, l'Agriculture, l'Arpentage, le Nivellement, le Chant, la Gymnastique, toutes matières, secondaires si l'on veut, mais dont l'étude exige néanmoins du temps et de l'effort.

Devant ce fouillis inextricable de connaissances exigées, dans ce dédale obscur et enchevêtré qu'est le programme du brevet supérieur, où Maîtres et Élèves ne sauraient que s'égarer, que devient l'enseignement de l'hygiène ?

Si l'on a pu, avec quelque raison peut-être, critiquer l'enseignement donné dans nos Écoles Normales primaires et lui reprocher ce caractère d'universalité qui permet de tout effleurer sans rien approfondir, cette critique nous semble surtout fondée pour ce qui a trait à la science de l'hygiène. Nous avons pu nous procurer les cours de

cette science professés dans quelques Écoles Normales et dans tous, il faut bien le dire, il nous a été donné de constater l'incompétence du maître, se manifestant ici par des erreurs, des déductions illogiques ou forcées, là par des considérations vagues et diffuses. Dans de telles conditions, l'enseignement de l'hygiène, confié d'ailleurs au professeur de Botanique et de Zoologie, ne saurait donner à l'Élève-Maître que des connaissances superficielles et insuffisantes.

Devenu titulaire, les responsabilités accourent, nombreuses et pressées. L'instituteur doit baser son enseignement sur les exigences d'un programme encore trop chargé et d'un emploi du temps trop rigoureux qui enlève au maître tout esprit d'initiative et de spontanéité. L'enfant lui arrive inculte, sachant à peine parler le français, du moins dans certaines régions de la France où l'idiome local constitue le langage usuel. Notre petit paysan reste tout au plus quatre ans à l'école et l'heure de la première communion, qui se fait le plus habituellement à onze ou douze ans, sonne en même temps que celle de la fin de ses études. Si encore ce temps s'employait tout au profit de l'élève ! Mais dans nos contrées agricoles, au moment des grands travaux de récolte et de fenaison, au moment des semailles, l'enfant est retenu à la ferme, l'école devient déserte, et nous n'apprenons rien en déclarant que la grande loi sur l'Obligation est restée lettre morte dans nos campagnes.

Dans une entreprise si vaste, si complexe, en face d'un programme si bourré, dont le côté utilitaire échappe et que le maître doit envers et contre tout développer à ses

élèves, que devient, malgré son dévouement et son zèle de tout instant, l'enseignement de l'hygiène dans nos écoles rurales ?

Pour nous, la réponse, toute regrettable qu'elle soit, ne saurait être douteuse. Les renseignements nombreux que nous avons recueillis à ce sujet nous permettent d'affirmer l'absence complète d'un enseignement de l'hygiène dans la plupart de nos écoles. C'est tout au plus si au courant d'une leçon de choses, ou au cours d'une lecture expliquée, le maître a le temps d'effleurer certains points de cette science.

En résumé, l'instituteur, mal préparé pendant son séjour à l'école normale, pris ensuite dans l'engrenage des fonctions multiples que l'on exige de lui, sous le faix d'un programme trop chargé ne saurait devenir, malgré son dévouement bien connu, le premier ouvrier de cette grande œuvre de vulgarisation que nous préconisons ici.

La statistique, à laquelle il faut toujours recourir pour trouver l'argument décisif, nous montre en effet, qu'en 1865, comme vingt ans plus tard en 1885, et plus récemment encore en 1897, le nombre des conscrits réformés pour dermatoses diverses, et notamment la teigne, oscille dans les mêmes proportions. Elle nous montre encore que la mortalité infantile fait d'aussi terribles ravages actuellement qu'il y a dix ans. Pour ne s'arrêter qu'à ces deux exemples, nous y trouvons néanmoins la preuve que les habitudes de propreté restent toujours méconnues dans nos campagnes et que nos mères de famille, ignorantes de leurs devoirs, commettent de graves imprudences,

dont les conséquences constituent pour la France un péril sans cesse grandissant.

Oui, il faut se hâter de le reconnaître, le but que se proposait le législateur en 1887 en plaçant l'hygiène dans le programme de nos écoles primaires, n'a pas été atteint.

Est-ce donc à dire qu'il faille s'avouer vaincu devant les préjugés et la routine,désarmer devant l'indifférence, et n'est-ce pas un devoir impérieux pour tous ceux qui veulent la France forte et puissante, de s'obstiner dans la solution de cette question si complexe de la vulgarisation des notions de l'hygiène ?. Pour nous, la désespérance ne saurait être de mise dans cette grande œuvre à accomplir de la régénération de notre patrie, et nous pensons même, que les difficultés à surmonter sont plus superficielles que réelles et que le but à atteindre n'est pas aussi inaccessible, aussi lointain qu'on le suppose.

Pourquoi ne pas faire appel au dévouement bien connu des praticiens des campagnes, chercher à utiliser leur zèle infatigable en faveur du résultat si grand, si beau, si fécond du relèvement physique et moral de notre pays ?

Né à la campagne, nous connaissons pour l'avoir vécue, la vie des champs. Le spectacle de cette existence, toute de labeur obstiné, de privation et de soumission stoïque que mène notre brave paysan, nous a toujours fortement ému, et nous voudrions voir cette société qui ne vit que par lui, étendre sur lui davantage sa bienveillance et sa sollicitude.

Et quel plus grand témoignage d'affection pourrait-elle donner à nos cultivateurs, que celui de les armer puis-

samment contre la déchéance précoce, de les éclairer sur les dangers qu'ils courent, de les prémunir contre les préjugés et les habitudes néfastes qui les entourent, de les rendre en un mot plus forts, plus robustes, plus résistants à la pénible mission qui leur est assignée.

Nos réflexions, déjà lointaines à ce sujet, étayées depuis par de nombreux faits d'observation personnelle, nous ont fortifié dans cette opinion que l'œuvre de vulgarisation des notions de l'hygiène ne saurait s'accomplir en dehors du rôle actif du Médecin des campagnes.

En lui, nous trouvons l'élément heureux et indispensable du noble but à atteindre ; il constitue pour nous la clé de voûte de l'édifice que nous voudrions voir s'élever sur des bases durables. Qui, mieux que lui, en effet, connaît et apprécie les causes souvent locales qui influent d'une façon désastreuse sur la santé de nos populations rurales ; qui plus que lui, offre au village, les garanties et les connaissances techniques nécessaires pour assurer le succès de ce nouvel enseignement populaire? Le médecin seul, présente toute l'autorité voulue, la compétence indispensable pour répandre à profusion les préceptes bienfaisants de l'hygiène, pour lutter avec fruit contre les préjugés, les habitudes empiriques dont le bon sens public n'est pas encore arrivé à se dépêtrer.

Nos convictions sont intimes, notre foi absolue dans le système que nous préconisons. Un enseignement nouveau, puissant, organisé de toutes pièces, confié aux praticiens des campagnes et secondé par l'action concomitante et éclairée de l'instituteur, telle est la solution à laquelle nous nous arrêtons, persuadés que le succès est avec elle.

Ce rôle prépondérant à donner au médecin rural a d'ailleurs préoccupé certains hygiénistes et nous avons eu le plaisir de lire la proposition au Congrès d'hygiène de 1877 de M. le Docteur Billaudeau de Soissons. Cette proposition, appuyée par M. le Docteur Riant, insistait sur la nécessité de confier l'enseignement de l'hygiène dans nos Ecoles aux médecins des campagnes. Vraiment, nous restons surpris des conclusions du rapporteur. Voici ces conclusions : « En ce qui concerne l'enseignement de l'hygiène dans les Ecoles primaires, la commission est d'avis que la question doit être réservée ». Nous eussions été heureux, nous ne le cachons pas, de connaître les raisons qui ont pu influer si fortement sur les membres de la commission et les amener sans commentaire, à « réserver » la question. La forme brève, laconique de ces conclusions serait même inquiétante pour nous, en ce qu'elle nous laisserait soupçonner des difficultés graves qui nous auraient échappé et qui relègueraient peut-être notre projet dans le domaine de l'utopie.

Mais l'idée que nous émettons ici n'est pas de celles que l'on puisse accuser de hâtivité. Elle a germé dans notre esprit depuis longtemps, inspirée par le spectacle de la chétivité croissante de notre race paysanne et par la sympathie que nous lui portons, vive et sincère.

Nous voudrions un enseignement fortement organisé, poussant ses ramifications jusque dans les moindres villages, avec un programme nettement délimité, du moins en ce qui concerne les notions d'hygiène générale. Une plus grande latitude pourrait être laissée au Médecin éducateur pour tout ce qui concerne l'hygiène locale, les

préjugés, les habitudes empiriques variant suivant les différentes contrées.

Mais sous quelle forme doivent être faites à l'école par le médecin délégué, ces petites conférences d'hygiène? Il ne saurait s'agir ici, bien entendu, de cours ex cathedra, bourrés de termes scientifiques, mais plutôt d'entretiens familiers, de leçons très sobres, claires, vivantes, orientées vers l'application, allant droit au but. Voilà, d'après nous, comment il faut comprendre cet enseignement, si l'on veut qu'il saisisse d'une prise solide les jeunes esprits et qu'il les munisse d'une provision de route qui ne leur fera plus défaut dans la traversée de la vie.

Nous ne nous étendrons pas d'ailleurs sur ce point, persuadé que nos praticiens des campagnes sauraient mettre à profit, dans cette mission confiée à leur dévouement, les qualités d'ordre, de méthode, de simplicité qu'a développées en eux l'étude positive des sciences médicales.

Ces conférences - causeries, d'une heure de durée, seraient faites chaque semaine, alternativement à l'Ecole des Garçons et à celle des Filles. Elles ne devraient s'adresser qu'aux Elèves du Cours Supérieur dont l'instruction est déjà assez avancée, les facultés suffisamment exercées pour comprendre et retenir les préceptes d'une Hygiène raisonnée.

La fin de l'année scolaire venue, ces Elèves quittent pour la plupart les bancs de l'école; les voilà à leur tour lancés dans la vie.

Plus favorisés que leurs pères, dotés d'un bagage de con-

naissances nouvelles, ils sauront la modifier, la rendre moins sévère, atténuer ses rigueurs. Notre campagnard s'attachera davantage au pays natal, il sera moins tenté de l'abandonner, car il comprendra les avantages qu'il retire pour sa santé et celle des siens de cette vie permanente au grand air. C'est ainsi, car tout s'enchaîne, que ce mouvement d'émigration des campagnes vers les villes, qui a pris dans ces dernières années surtout une intensité menaçante, se trouvera efficacement enrayé.

Programme.

Dans le projet de programme que nous soumettons plus loin, nous nous sommes attachés à ne faire entrer que des notions simples et pratiques. L'Enseignement purement théorique ne saurait convenir aux jeunes Elèves des Ecoles primaires. Il serait désirable que le maître fit appel le plus possible aux sens toujours en éveil chez l'enfant, et que l'exposé de la leçon revêtit une forme concrète et expérimentale.

Ainsi n'hésitons-nous pas à préconiser dans notre programme, à propos de l'alcoolisme et du *tabagisme*, la pratique d'intoxications expérimentales faites en présence des élèves, sur un animal quelconque.

La meilleure description théorique des filtres, leur schéma le plus soigné ne sauraient remplacer la vue de l'appareil lui-même. « Objet vu, objet connu » disent avec raison les promoteurs de cet Enseignement par l'Aspect

qui a partout fait ses preuves et dont les succès ne sont pas à rappeler ici.

Le filtre Chevalier, d'une construction si facile, pourrait en toute circonstances, être utilisé par nos Médecins de Campagnes.

A propos par exemple de la circulation et de la respiration, pourquoi ne pas montrer à l'élève les organes essentiels de ces fonctions, un cœur avec l'aorte, des poumons avec la trachée, toutes pièces si faciles à se procurer chez le boucher de l'endroit? Les expressions *ventricule, oreillette, valvule, bronche, trachée* que nos élèves récitent sans connaître exactement leur signification, cesseraient d'être pour eux des mots barbares, confiés jusqu'alors exclusivement à la seule mémoire.

Mais nous en avons assez dit, croyons-nous, pour indiquer la façon dont nous voudrions voir ce programme interprété dans nos écoles communales.

PROJET DE PROGRAMME

Notions sur la digestion, la circulation, la respiration, le système nerveux, les organes des sens.

HABITATION

Mesures de propreté. — Balayages fréquents, lavages répétés du sol. Air renouvelé.

Eviter la suspension aux solives du plafond de toutes substances qui vicient l'air.

Lit du paysan. — Eviter les épais rideaux, couche de plume à rejeter comme élevant trop la température du corps.

Usage du matelas fait avec production végétales, telles que balles d'avoine, spathes de maïs, fougères, (etc).

ECURIES ET ÉTABLES

Nécessité d'un puisard ou purinière.

Ne pas laisser accumuler les fumiers plus de 15 jours sous les animaux : dangers pour la santé de l'homme et celle des animaux.

Ventilation afin d'éviter émanations fétides ou putrides et excès trop considérable d'Az et de Co^2.

Substances désinfectant les fumiers : perchlorure de fer, plâtre ou plus simplement terre sèche.

Préceptes d'hygiène en cas de morve, farcin, charbon :

Fumiers enlevés et portés au loin.

Grattage et lavage des râteliers, mangeoires.

Badigeonnage des murs.

INCENDIES SPONTANÉS

Résultant de la fermentation des substances végétales entassées ou engrangées, *étant humides.*

ALENTOURS DE L'HABITATION.

Dépôts de fumiers et d'immondices éloignés de l'habitation.

Arrangement et dispositions à donner aux fumiers.

Latrines.

Dangers des mares croupissantes.

Puits toujours éloigné des fumiers, des mares, des fosses d'aisances, des cimetières.

ALIMENTATION.

Pain. — Bonne qualité du levain. Pétrissage souvent insuffisant. Faire bien cuire le pain.

Inconvénients résultant de l'usage du pain moisi.

Ergotisme (Sologne, Landes, Dauphiné).

Pellagre (Landes, Hautes et Basses-Pyrénées).

(*Montrer aux élèves des tiges de maïs et de seigle atteintes de la maladie*).

Viande. — Rareté et insuffisance. Cuisson.

Ladrerie du porc.

Trichinose.

Viande d'animaux charbonneux et tuberculeux.

Eau. — Qualités d'une eau potable.

Nettoyer le puits; le couvrir.

Purification de l'eau. Ebullition et filtration.

Filtres. — Montrer aux élèves le plus simple de tous ;

futaille munie au quart de sa hauteur d'un fond percé de trous et rempli de sable et de poussier de charbon.

Maladies causées par l'usage d'une eau impure. — *Fièvre typhoïde* connue sous le nom de « mauvaise fièvre ».

Diarrhée. — Cause importante de la mortalité infantile.

Lombrics. — Affection parasitaire, très fréquente, produite par l'absorption de l'eau des mares, etc.

Dangers de l'eau froide pendant les travaux de l'été.

Vin. Eaux-de-vie. Absinthe. Alcoolisme. — L'alcool tue à la fois le corps, l'intelligence et le sens moral. Il accroît la mortalité d'un pays, il en alimente la criminalité. Sénilité précoce, impuissance de réaction contre toute atteinte morbide.

Poison redoutable : *intoxication expérimentale.*

Propreté corporelle. — Nettoyage de la bouche.

Ablutions locales après le travail.

Bains et savonnages généraux au moins une fois par mois.

Soins à la chevelure et à la barbe où s'accumulent facilement des poussières.

Chemise propre au moins 2 fois par semaine.

Battre et aérer les vêtements de laine.

AIR

Sa composition.

Germes contenus dans l'air. Impaludisme.

Air vicié, air confiné, aération, chauffage.

Empoisonnement par l'acide carbonique et l'oxyde de carbone.

MALADIES CONTAGIEUSES

Gale — Cuir chevelu : teignes, pelade — Rougeole. Scarlatine. Phtisie pulmonaire : Contagion par les crachats. Variole : vaccination. Diphtérie.

L'ENFANT DU PAYSAN

(*Cette partie du programme serait traitée avec quelque développement à l'école des Filles*).

Influence fâcheuse de l'alimentation prématurée.

Allaitement artificiel. — Lait bouilli.

Eau de coupage doit aussi être bouillie.

Propreté et antisepsie du biberon.

L'allaitement maternel. — Le plus sûr moyen de prévenir la mortalité de la petite enfance.

Criteriums de la bonne santé d'un enfant.

Aspect extérieur.

Aspect des garde-robes.

Augmentation de poids.

Sevrage. — Inconvénients du maillot.

Préjugé des affections impétigineuses croûteuses comme maladies nécessaires et qu'il faut respecter.

ADULTES

Alcoolisme. — (Voir ci-dessus).

Abus du tabac. — L'alcool et le tabac sont frères. Ces 2 poisons marchent le plus souvent associés.

Perte de la mémoire, vertiges, nausées, palpitations, absence d'appétit, crampes d'estomac.

Conséquences plus graves encore : Angine, cancer du fumeur, etc.

(*Intoxication expérimentale faite en présence des élèves*).

Hygiène du soldat. — Conseils aux adultes atteints par le service militaire.

Subvention accordée au médecin. — Nous abordons ici le point le plus délicat de notre sujet, le côté le plus périlleux de notre système. Il s'agit en effet, d'une subvention à accorder au médecin chargé de l'enseignement de l'hygiène dans les écoles communales.

Nous avons indiqué comment nous comprenions cet Enseignement ; nous avons montré combien puissant, fortement organisé il devait être avec son personnel de tout pre-

mier ordre, son programme détaillé. Les conséquences d'une si robuste organisation ne sauraient faire de doute pour personne. La science de l'hygiène ne tarderait pas à répandre à profusion ses bienfaits et ses lumières dans nos populations rurales. En face de ces résultats grandioses de régénération physique et morale, saurait-on hésiter devant quelques sacrifices pécuniaires et pourrait-on refuser au médecin, ouvrier de cette œuvre de relèvement national, une juste rémunération de son travail et de ses efforts ? Nous ne le pensons pas. Ce n'est plus en effet, à des tentatives éparses, livrées au caprice, subissant les fluctuations d'initiatives disséminées, variant suivant la constance et la ténacité de l'effort personnel que nous aurions affaire.

Dans notre nouvelle organisation, ces forces, ces dévouements réunis en un faisceau compact, groupés méthodiquement, formeraient un tout homogène et puissant où le rôle de chacun comporterait des responsabilités, entraînerait des assujettissements et des contraintes.

La situation du médecin des campagnes n'est pas à décrire et personne n'ignore la somme de dévouement désintéressé, de zèle infatigable à peine rémunéré dont nos modestes praticiens font preuve chaque jour. Il serait vraiment injuste de la part de l'Etat et des Communes d'ajouter encore à leur trop lourde mission et de solliciter un concours non rétribué.

Nous eussions désiré vivement présenter ici un état approximatif des dépenses qu'entraînerait la réorganisation de l'Enseignement de l'Hygiène. Il nous a été impossible de nous procurer les matériaux nécessaires et nous

ne pouvons que regretter de voir notre travail rester incomplet sur un point si important.

Nous n'ignorons pas que le budget de l'Etat s'élève à des sommes écrasantes et nous apprécions, comme il convient, les efforts tentés depuis quelques années pour l'alléger. Mais est-ce à dire que « ce vent d'économie » qui souffle dans nos sphères parlementaires doive atteindre cette œuvre essentiellement moralisatrice qu'est la vulgarisation de l'Hygiène, et saurait-on oublier que dans un pays démocratique tout ce qui a trait à l'Enseignement des masses doit rester l'objet de la plus grande sympathie et de la plus vive sollicitude ?

Enseignement secondaire. — La réorganisation de l'enseignement de l'hygiène dans les écoles primaires entraîne celle de ce même enseignement dans nos lycées et collèges. Les élèves de ces établissements ne se destinent pas tous aux écoles de gouvernement ou aux professions libérales. Beaucoup, après un séjour plus ou moins long dans l'enseignement secondaire, retournent auprès des leurs et font choix d'une carrière qui s'écoulera tout entière à la campagne. Propriétaires, cultivateurs, modestes industriels, petits commerçants, tous sont appelés à frayer avec le paysan, à l'utiliser dans leurs travaux ou dans leurs entreprises. Le fils de propriétaire, doté à sa sortie du lycée, de connaissances approfondies d'hygiène, ne gérera point ses terres de la même façon que son père. Dégagé des habitudes routinières, son esprit plus éclairé cherchera à appliquer dans son petit domaine les principes qu'il aura appris et dont on lui aura montré les conséquences heureuses.

Il s'attachera à mieux loger ses colons, à répandre dans leurs modestes habitations plus d'air et de lumière ; il évitera avec soin ces cohabitations dégradantes et malsaines de l'homme et des animaux ; la mare pestilentielle de la cour, le fumier voisin de la source ou du puits alimentant la ferme, disparaîtront sous sa direction intelligente.

Et c'est ainsi qu'attaqué de toutes parts, pressé par l'action concomitante du médecin, de l'Instituteur et de l'homme instruit des campagnes, s'accomplirait le défrichement de ce vaste champ de l'activité sanitaire encombré jusqu'alors des broussailles serrées des superstitions, des préjugés et par dessus tout de l'ignorance.

Il importerait donc que la science de l'hygiène occupât dans les programmes de nos Lycées et Collèges la place importante qui lui revient, tant par son influence sur la santé physique que par son retentissement dans le domaine moral.

Et vraiment, l'on reste profondément surpris lorsqu'on parcourt les plans d'Etudes qui régissent nos deux modes de l'enseignement secondaire, l'enseignement classique et l'enseignement moderne.

Le premier, de beaucoup le plus ancien, et sous l'impulsion duquel les générations actuelles ont été élevées, est d'un mutisme presque complet pour tout ce qui concerne l'hygiène et il faut parcourir successivement les neuf années qui le remplissent pour trouver dans la dernière, celle de philosophie, douze conférences d'une heure qui lui sont parcimonieusement consacrées. Ainsi, en admettant qu'un élève parcoure le cycle complet de ses

neuf années d'études classiques, nous arrivons à cette somme dérisoire, de douze heures, réservées à cette science, si justement honorée à l'étranger, si dédaigneusement traitée chez nous.

Et qu'advient-il aussi, de ces élèves, très nombreux encore, qui pour des raisons diverses, interrompent leurs études en troisième, en seconde, pour retourner dans leurs familles, et de ceux qui, parvenus en rhétorique, délaissant la philosophie, vont directement en mathématiques élémentaires ? Pour tous ceux-là, le lot est encore plus triste et leur ignorance plus absolue.

Etant donné cependant que cet enseignement reste l'apanage d'élèves sélectionnés et bien doués, qui deviendront plus tard, Professeurs, Ingénieurs, Avocats (etc.) tous capables de perfectionner leur instruction, étant donné, disons-nous, ces conditions spéciales, le dédain de l'enseignement classique pour la science de l'hygiène, n'entraîne pas des conséquences trop graves, trop déplorables. Mais il ne saurait en être de même de l'enseignement moderne qui imitant son aîné, affiche la même indifférence.

Dégagé de l'étude de langues anciennes, cet enseignement s'adresse tout particulièrement à cette catégorie d'élèves que le Commerce, l'Industrie, l'Agriculture réclament plus tard.

Par ailleurs, nos observations personnelles, corroborées par celles plus autorisées de professeurs et d'administrateurs de Lycées, nous permettent de dire qu'un assez fort contingent des élèves de notre enseignement moderne

est fourni — du moins actuellement — par les élèves rebutés, découragés de l'enseignement classique.

Devant les résultats peu satisfaisants de son fils, le père de famille qui avait rêvé pour lui, l'épée du polytechnicien, ou la robe d'avocat, renonce à ses espérances, et sur les conseils éclairés du Proviseur, place son fils dans l'enseignement moderne. Celui-ci désormais appelé à suivre la voie paternelle, à devenir commerçant, industriel, agriculteur, manufacturier abandonne Xénophon et Homère pour acquérir d'autres connaissances, moins élevées peut-être, mais plus pratiques, plus positives.

Eh ! bien ici, comme plus haut, même mutisme, même indifférence.

Les programmes des huit années d'Etudes que comporte cet Enseignement ne présentent pas la plus petite trace de notions élémentaires d'Hygiène. Seule, la philosophie, un des couronnements de beaucoup le moins recherché de cet Enseignement et que les 9/10 de nos « Modernes » n'atteignent pas ou dédaignent, peut-être avec raison, consacre dans son programme, une heure par mois à l'Enseignement de l'Hygiène.

Autant reconnaître que cette science n'a pas droit de cité chez nous !

Ah ! par contre, si les découvertes de Pasteur et les bienfaits de l'antiseptie restent ignorés de nos Elèves, et plus particulièrement de nos « Modernes », la lecture des programmes de ce dernier Enseignement nous a, par ailleurs, fortement rassuré et pleinement réconforté !

Elle nous apprend que dès la troisième et même la quatrième année, nos futurs agriculteurs, nos manufac-

turiers, nos commerçants de demain, sont initiés aux beautés de la Littérature Ancienne avec Eschyle, Sophocle, Euripide et que deux heures par semaine sont consacrées, dans certaine classe, à l'Histoire détaillée de l'Art !

« L'Egypte avec ses tombeaux, l'Assyrie et la Perse avec leurs palais, la Grèce avec l'Acropole, Rome avec son Art Etrusque et ses amphithéâtres », voilà ce que nous réserve le programme de cet Enseignement, qui n'a de moderne que le nom.

Mais cette place dérisoire faite à l'Enseignement de l'hygiène dans nos Etablissements secondaires, si humble soit-elle, semble cependant trop grande à certains administrateurs. Nous pourrions citer des lycées, des collèges de Province où il n'est pas fait de Cours d'hygiène aux Elèves de Philosophie. Ce droit, il ne nous convient pas de le prendre, nous bornant à trouver au moins excessive, sinon coupable, cette liberté de toucher ainsi à un programme, de supprimer ou de restreindre telle ou telle partie, considérée comme inutile ou simplement gênante.

D'autre part, cet Enseignement, dans nos Lycées et Collèges, est confié au professeur des Sciences Naturelles. Nous voulons bien reconnaître que ce professeur est de tous ceux attachés à l'Etablissement, celui qui paraît le plus armé, le plus apte à cette superfœtation, si nous osons nous exprimer ainsi. Mais il ne faudrait cependant pas exagérer la portée de cet aphorisme que toutes les sciences sont sœurs. L'appareil de circulation de l'Amphioxus, le mode de reproduction des Cryptogames ou des algues, la faune du Carbonifère et du Jurassique, n'ont que des rapports assez lointains, croyons-nous,

avec la Science qui nous occupe. L'étude de l'homme dans nos Facultés des Sciences est surtout traitée aux points de vue philogénique et ontogénique, points de vue importants et dont nous avons pu apprécier le haut intérêt, mais sans rapport direct avec les phénomènes intimes de l'organisme humain.

Nos chargés de cours, en majorité encore dans le Lycées et Collèges, se voient donc dans la nécessité de professer une science dont ils ignorent les relations multiples, les affinités étroites avec la Pathogénie et dont certes ils ne pourront que méconnaître les applications immédiates et les principes généraux.

De cet exposé rapide mais rigoureusement exact, nous posons en fait que les 19/20 de nos élèves des Lycées et Collèges échappent à tout Enseignement de l'hygiène et que l'infime proportion des privilégiés reçoit cet enseignement dans des conditions fâcheuses d'insuffisance et d'autorité.

Un tel état de choses ne saurait plus longtemps subsister sans amener une répercussion grave sur la santé publique de notre pays, alors surtout que nous voyons les nations voisines s'initier aux lois de l'hygiène et s'efforcer de les mettre chaque jour en pratique.

Nous est-il néanmoins permis d'espérer une amélioration prochaine, et le cadre mesquin et étroit dans lequel se débat notre enseignement secondaire finira-t-il par être brisé? Nous n'oserions l'affirmer.

Pour faire naître ces craintes, nous n'avons eu qu'à suivre les travaux de cette grande Commission législative,

chargée d'infuser un sang nouveau à notre vieil enseignement qui se meurt. Les hommes les plus éminents ont été convoqués à sa barre ; le grec et le latin ont trouvé d'éloquents défenseurs, les sciences abstraites ont été l'objet de chaleureux plaidoyers ; l'hygiène seule, toujours dédaignée, ne s'est pas vu représentée. Il nous a été donné, il est vrai, de lire la déposition de l'honorable doyen de notre faculté ; mais c'est seulement à ce titre et sur un point très spécial, d'ordre presque administratif, que M. Brouardel a été appelé à déposer. L'éminent Maître qui nous a fait l'honneur d'accepter la présidence de cette thèse eût peut-être montré, dans sa déposition, qu'une des premières réformes à établir, la plus importante peut-être, est celle de la réorganisation de l'enseignement de l'hygiène dans nos lycées et collèges.

Nous ne saurions cependant oublier que la direction des travaux de cette commission de l'enseignement appartient à un homme dont la compétence et la haute autorité sont unanimement appréciées de tous, et il nous reste presque une certitude que l'importance de la réorganisation de l'enseignement de l'hygiène ne saurait échapper à la clairvoyance de l'honorable M. Ribot.

Nos conclusions ici encore, restent identiques à celles posées plus haut, pour l'enseignement primaire. Nous estimons que l'enseignement de l'hygiène ne deviendra réellement fécond et profitable, ne donnera les résultats pratiques que l'on est en droit d'exiger de lui que le jour où il sera confié au Médecin.

Du reste, nous n'en sommes plus réduits sur ce point

à de pures hypothèses, car l'expérience a été tentée à Paris même dans un établissement qui semble s'être fait une spécialité des innovations intelligentes et hardies. Le collège Sainte-Barbe, sur l'initiative de son distingué directeur, M. Jules Favre, a confié au docteur-médecin attaché à l'établissement, le cours d'hygiène fait aux élèves de philosophie. Cette mission, nous nous plaisons à le reconnaître, ne pouvait être mieux confiée, et de ce jour, la classe d'hygiène a cessé d'être pour les élèves barbistes, ce qu'elle reste encore partout ailleurs, une classe dénuée d'intérêt et d'efficacité.

Nous voudrions voir ces cours d'hygiène organisés dans nos Lycées et Collèges à partir de la troisième, tant dans l'Enseignement classique que dans l'Enseignemen Moderne. Deux conférences par mois nous sembleraient indispensables pour chacune des classes, y comprises celles de Philosophie et de Mathématiques Elémentaires.

Ces conférences graduées, méthodiques, devraient surtout revêtir un caractère pratique et expérimental. Quant à la question des Programmes, le cadre forcément limité de ce travail, ne nous permet pas de l'aborder ici.

L'Enseignement de l'Hygiène ainsi compris dans nos Lycées et Collèges exigerait du médecin chargé de le professer des connaissances techniques approfondies. Il importerait que sa nomination échappât aux influences et aux recommandations et qu'elle ne pût se faire que sur la proposition d'une commission compétente. L'occasion nous semblerait bonne de reprendre le projet de création d'un Diplôme de Médecine publique, présenté

par M. le Docteur Napias en 1881. Ce diplôme constituerait pour le titulaire une sorte de droit à exercer non-seulement les fonctions de Membre de Conseils d'hygiène, de Médecin des épidémies, de Médecin Expert près les tribunaux, de directeur des Bureaux d'hygiène, mais encore celles de médecin professeur dans nos Etablissements d'Enseignement Secondaire.

CONCLUSIONS

I. — Ecoles primaires et Primaires supérieures.

1° L'Enseignement de l'hygiène serait confié au Médecin.

2° Une conférence par mois, réservée aux élèves du cours supérieur, serait faite par le Médecin délégué à l'école des garçons et celle des filles.

Quatre conférences seraient traitées aux élèves du cours d'adultes, sur des sujets plus spéciaux, tels que l'alcoolisme, l'abus du tabac, l'hygiène du soldat (etc.)

II. — *Enseignement secondaire et Ecoles normales primaires.*

1° L'enseignement de l'hygiène, dans les lycées et collèges et dans les écoles normales primaires, serait confié à des Médecins nommés sur la proposition des conseils d'hygiène.

2° Cet enseignement serait organisé à partir de la 3me tant dans l'enseignement classique que dans l'enseignement moderne.

3° Deux conférences par mois seraient traitées dans chacune des classes et d'après des programmes élaborés par une commission compétente.

III

1° Dans l'enseignement primaire ainsi que dans l'enseignement secondaire, les fonctions du Médecin chargé des cours d'hygiène, seraient rétribuées.

2° Les dépenses exigées par la réorganisation de cet enseignement seraient supportées par les budgets communaux avec le concours du département ou de l'État, en cas d'insuffisance.

Vu par le président de la thèse,
PROUST

Vu par le Doyen,
BROUARDEL

Vu et permis d'imprimer :
le Vice-Recteur de l'Académie de Paris
GRÉARD

JOUVE et BOYER, imp. de la Faculté de médecine, 15, rue Racine, Paris